



Yasmina Reza, autoportrait déguisé

Dupe de rien, délicieusement féroce, la romancière se livre pleinement dans *Nos divertissements sont terminés*.

PAR CLAUDE ARNAUD

On connaissait son art consommé de serrer ses personnages dans des huis clos féroces sur les scènes des plus grands théâtres. On savait aussi sa capacité à saisir en détail la vie des autres, dans ce qu'elle a de dérisoire et de pathétique, sans jamais rien céder aux bons sentiments. Alors qu'elle n'avait livré que des indices flous sur sa vie, Yasmina Reza s'est résolue ici à parler d'elle, de sa famille et de leurs amis. Le sujet de cette autobiographie singulière n'est pourtant pas nommé

Yasmina, mais la fille. Parce qu'elle a toujours besoin de distance pour régler sa lunette, et parce que l'enfant et l'adolescente qu'elle a été survivent en elle comme les matriochkas emboîtées des poupées russes. C'est notre cas à tous, mais peu savent l'exprimer aussi bien.

De fait, quelque chose de la Russie, de la Perse et de la Hongrie aussi, et plus largement de l'Orient, passe à travers ces scènes de vie familiale. Né à Moscou, le père importe des vêtements bon marché et s'invente des connexions prestigieuses dans tous les milieux; hongroise de naissance, la mère se lève vers

11 heures et passe ses après-midi dans des tournois de bridge.

C'est donc une *nanny* qui élève la fille dans leur banlieue résidentielle, ici nommée Saint-Loduc – nul besoin d'être Sherlock Holmes pour reconnaître Saint-Cloud. Ce n'est ni Paris, ni la province, plutôt la Pologne d'Alfred Jarry – « *c'est-à-dire nulle part* ». Les meubles sont faux; les livres, creux; les statuettes, douteuses; qu'importe, l'illusion fonctionne.

Oubli. Les Reza appartiennent à ces familles juives qui savent venir d'ailleurs, mais tendent à l'oublier au quotidien. La génération précédente a échappé de peu à la déportation? Il ne servirait à rien d'en reparler. On ne sait pas où le grand-père paternel repose? Retrouver sa tombe ne suffirait pas à le ressusciter. Leurs lointains ancêtres répétaient « l'an prochain à Jérusalem » et les personnages de Tchekhov, qu'eux-mêmes évoquent parfois, « À Moscou! À Moscou! ». Eux sont là, et rien que là. Ne croyant qu'en la société et au plaisir, ils vivent au jour le jour, sans regarder dans le rétroviseur. Ils s'interdisent la timidité, applaudissent le culot, préfèrent la comédie à la tragédie – devenue écrivain, la fille saura elle aussi se moquer des pèlerinages à Auschwitz. Dieu? Il a été oublié dans les exils cumulés.

Aussi imprévisibles que fantasques, ces baladins en représentation permanente, entre le 92, les stations de ski des Alpes et Cabourg, semblent rêver à moitié leur vie. Seule la fille veille à garder les yeux grands ouverts, elle qui note tout. Dupe de rien, féroce à l'occasion contre sa mère, attendrie par elle aussi, ne s'épargnant pas non plus, elle s'avère avant tout impatiente de vivre à son tour, tout en se réjouissant de faire ses classes dans un si bon théâtre.

Est-ce l'héritage de l'oncle Haziël, qui félicitait les tyrans de « *nourrir l'âme* » et voyait Trump en Falstaff? Dans sa passion pour la littérature russe, la fille en vient à faire l'éloge du cynisme et du romantisme de Poutine, qui dit aimer entendre les balles lui frôler les tempes pour se sentir vivre. La guerre comme remède à l'ennui? Il faut vraiment vivre dans un pays en paix pour l'imaginer. ●

Nos divertissements sont terminés, de Yasmina Reza (Flammarion, 192 p., 21 €).